

À LA RENCONTRE DES
RELIGIONS
DU
MONDE

UNE ÉVALUATION CHRÉTIENNE DES GRANDES
TRADITIONS RELIGIEUSES

IRVING HEXHAM

Avant-propos

Le présent livre a été écrit à l'intention de chrétiens vivant à une époque où ils rencontrent de plus en plus de gens issus d'autres traditions religieuses parmi leurs voisins, leurs collègues et leurs compagnons de classe. Il vise à aider les chrétiens qui connaissent mal les principales religions du monde à mieux communiquer avec leurs semblables.

Ce livre n'offre pas de réponses faciles ni de méthodologie pour convaincre une personne appartenant à une autre tradition religieuse de se convertir à Christ. Il cherche plutôt à aider les chrétiens à reconnaître qu'une personne ayant grandi dans le bouddhisme, l'hindouisme, le judaïsme ou l'islam mettra souvent de nombreuses années à accepter la vérité de l'Évangile. La compréhension devrait précéder la critique, et l'amitié constitue le fondement d'une vie au sein de la même société.

En tant que chrétiens, nous croyons que toute vérité émane de Dieu et qu'il nous a tous créés à son image. Dieu nous commande d'annoncer l'Évangile, mais nous devons nous rappeler que l'évangélisation personnelle repose sur l'établissement d'un climat de confiance. Nous devons nous intéresser réellement à nos amis et à nos connaissances, ainsi que chercher à comprendre en quoi ils croient et pourquoi ils y croient.

Il se peut que cette approche ne semble pas assez directe et trop tâtonnante pour certains, mais les exemples du Nouveau Testament, l'histoire de l'Église et, souvent, le vécu personnel démontrent que les gens se tournent vers Christ lorsqu'ils voient sa vérité se refléter dans la vie des croyants. J'espère que le livre que vous avez en main vous encouragera dans votre témoignage chrétien tout en affermissant votre foi dans le fait que le christianisme dit la vérité et que nous n'avons rien à craindre en nous exposant aux croyances des autres.

Bienvenue au premier siècle

Introduction

Après mille cinq cents ans de civilisation chrétienne en Occident, nous vivons aujourd'hui dans un monde où beaucoup de gens tournent délibérément le dos à la tradition chrétienne. En même temps, des croyants d'autres grandes religions du monde s'établissent dans des pays antérieurement « chrétiens ».

Ceux qui ont vécu par le passé dans des pays soi-disant chrétiens n'étaient pas tous des chrétiens consacrés, mais le christianisme y a façonné la vie des gens et leur a fourni un cadre social à l'égard de l'éthique et du partage de croyances. De nos jours, ce cadre a volé en éclats, et nous faisons face à une situation que les Occidentaux chrétiens n'ont pas eu à affronter depuis au moins mille ans. En fait, de bien des manières, notre société retourne à une situation remarquablement similaire à celle du début de l'ère chrétienne, lorsque l'on a commencé à proclamer la Bonne Nouvelle partout dans ce qui était à l'époque l'Empire romain.

Il vaut donc la peine de prendre le temps de réfléchir à la façon dont les premiers missionnaires chrétiens, et ceux qui ont ultérieurement converti le nord et l'est de l'Europe au christianisme ont présenté leur foi et ce que leur stratégie nous dit sur notre propre époque.

Paul à Athènes

La plupart des chrétiens connaissent bien le récit entourant le discours de l'apôtre Paul à Athènes au sujet d'un « dieu inconnu », mais il est facile d'oublier l'importance qu'il revêt pour notre époque (Ac 17.16-34). Prenons quelques instants pour retourner à l'Athènes du premier siècle de notre ère. Le grand commentateur biblique britannique William Barkley nous rappelle ceci : « Athènes avait laissé derrière elle depuis longtemps ses jours d'action militaire, mais elle demeurait la plus grande ville universitaire du monde, où des gens de partout venaient acquérir des connaissances. C'était une ville aux nombreux dieux. On rapporte qu'il se trouvait plus de statues de dieux à Athènes que dans tout le reste de la Grèce et qu'à Athènes il était plus facile de rencontrer un dieu qu'un homme¹. »

Les classes éduquées qui rencontraient Paul se composaient de deux grands groupes de personnes. Il y avait les épicuriens, qui jugeaient que tout était une question de hasard, que la vie se terminait au moment de la mort et que les dieux ne s'intéressaient pas aux humains. La seule chose à faire, selon eux, c'était de jouir de la vie. L'autre groupe se composait de stoïques, qui entretenaient une forme de panthéisme en ce sens qu'ils croyaient que l'esprit de Dieu habitait toutes choses et donnait vie aux humains. Résultat : les gens vivaient aussi longtemps qu'ils vivaient parce qu'une étincelle divine animait leur corps. Selon cette conception des choses, Dieu déterminait tout et l'on devait tout accepter comme sa providence. Par conséquent, la vie s'inscrivait entièrement dans un cycle éternel qui s'épanouissait puis s'effondrait dans un grand cataclysme pour recommencer ensuite en un cycle infini de création et de destruction.

L'important, c'est que lorsque l'apôtre Paul a rencontré les intellectuels d'Athènes, il a adapté son discours à leur mode de pensée et d'action. Comme il y est très bien parvenu, bon nombre

de critiques bibliques libéraux ont mis en doute sa paternité du discours rapporté dans le livre des Actes.

En commentant ces doutes, le spécialiste du Nouveau Testament F. F. Bruce, un érudit des langues classiques avant de se consacrer à l'étude de la Bible, a fait remarquer qu'en général, le discours que Paul a prononcé à Athènes ne pose un problème qu'aux théologiens. La majeure partie des érudits des langues classiques spécialisés dans l'étude de la Grèce antique n'ont aucune difficulté à reconnaître l'authenticité de ce discours, car ce dernier en a toutes les caractéristiques. Pour appuyer ses dires, Bruce a étudié les discours de Paul à Antioche et à Lystre, en mentionnant que l'apôtre adaptait souvent son message à son auditoire².

Il n'y a rien d'étonnant dans le fait que, lorsque Paul était à Athènes, il n'a pas cité la Bible hébraïque, qui aurait été peu connue de la plupart de ses auditeurs. Il a préféré citer des poètes grecs. Il ne s'est pas engagé non plus dans une argumentation philosophique en appelant à une révélation biblique. Il a plutôt amorcé son discours en reconnaissant que les Athéniens étaient des gens exceptionnellement religieux. Puis il a démontré qu'il observait attentivement son entourage et la société athénienne en mentionnant qu'il avait vu un autel dédié à « un dieu inconnu » (Actes 17.23).

Après avoir fait cette remarque, il a proclamé la vraie nature de Dieu, en concluant sa déclaration par une citation tirée d'un poème attribué au philosophe crétois Épiménide (sixième siècle av. J.-C.). Paul l'a fait suivre d'une citation des *Phénomènes* de l'auteur ciliicien Aratos de Soles (315-240 av. J.-C.). En utilisant ces vers, Paul a démontré à ses auditeurs qu'il était rompu à la littérature et à la pensée grecques. Ce n'est qu'alors qu'il est passé à la proclamation de l'Évangile en termes non équivoques. Par conséquent, certaines personnes se sont moquées de lui, d'autres ont dit vouloir en savoir davantage et quelques-unes ont passé du temps en sa compagnie et se sont converties à Christ.

En commentant ce passage au huitième siècle, l'auteur chrétien anglais connu sous le nom de « père de l'histoire anglaise », Bède le Vénérable (672-735), a écrit : « L'argumentation de l'apôtre mérite qu'on l'examine de près³. » Il a ensuite montré à ses lecteurs que Paul a soigneusement adapté son message en fonction de ses auditeurs et évité de faire appel aux auteurs bibliques qu'ils ne connaissaient pas. Il s'est plutôt adressé à eux en évoquant « le témoignage de leurs propres auteurs⁴ ». Bède en a conclu ceci : « C'est assurément la marque d'une grande connaissance que de [...] tenir compte des individus particuliers qui composent son auditoire⁵. »

Bède a fait observer que l'auteur du livre des Actes a mentionné Denys l'aréopagite, un éminent citoyen qui, selon la tradition, serait devenu l'évêque de Corinthe et, dans certains récits, l'évêque même d'Athènes. F. F. Bruce a indiqué que le fait que des femmes écoutaient Paul prêcher signifie qu'elles devaient être instruites. Ce récit de la prédication de Paul établit un mode d'évangélisation et de mission au sein de sociétés qui connaissent peu ou pas du tout la Bible⁶.

Les conseils de Paul quant au mode de vie à adopter dans un monde non chrétien

Dans ses lettres, Paul aborde souvent de réels problèmes auxquels font face des communautés chrétiennes dispersées dans tout l'Empire romain. Il y a parmi ces problèmes celui de savoir comment les chrétiens doivent traiter la nourriture au sein de sociétés où, avant d'être vendue et durant sa préparation, on la présente souvent à différents dieux et on l'offre à des idoles dans le but d'obtenir une bénédiction spirituelle.

Paul fonde toujours ses réponses à de telles questions sur les Écritures et la situation que les gens vivent. Dans le cas de « la nourriture offerte aux idoles », il commence par indiquer que les idoles sont des images faites de main d'homme et que les dieux qu'elles représentent n'ont pas de réelle existence. La nourriture

concernée est parfaitement comestible. Le problème ne tient ni à la nourriture ni au fait que quelqu'un a accompli un acte religieux destiné à lui procurer un pouvoir spirituel. Le problème, c'est que certains nouveaux convertis, pas encore affermis dans leur foi, risquent de mal interpréter les choses et de croire qu'ils participent ainsi à un rite païen. Dans 1 Corinthiens 8.1-13, Paul dit à ses lecteurs que, pour le bien du chrétien mal affermi, on ne devrait pas donner l'impression d'avoir pris part à un tel rituel.

Il conseille aux chrétiens d'éviter les festins païens et les actes publics de dévotion à des dieux païens. Par contre, si un non-chrétien invite un ami chrétien à manger, ce dernier peut décider de ce qu'il convient de faire sans demander si la nourriture lui étant proposée a ou non été sacrifiée auparavant à des idoles. Comme Paul l'indique clairement dans 1 Corinthiens 10, tout est une question de conscience et il faut éviter de mettre en péril la foi d'un nouveau converti : « Tout est permis, mais tout [...] n'édifie pas » (v. 23).

Selon ce principe, les chrétiens doivent user de discernement et agir de sorte à honorer Dieu en témoignant distinctement de lui. Paul conclut son exposé sur la nourriture sacrifiée aux idoles dans 1 Corinthiens 10.31-33 comme suit : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne soyez en scandale ni aux Grecs, ni aux Juifs, ni à l'Église de Dieu, de la même manière que moi aussi je m'efforce en toutes choses de complaire à tous, cherchant, non mon avantage, mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés. »

La plupart des chrétiens connaissent bien ces versets et les utilisent souvent comme lignes directrices, particulièrement quand il s'agit de savoir comment interagir avec les non-croyants. Ce que l'on oublie souvent, c'est que depuis au moins les quinze derniers siècles, le « non-croyant » des sociétés occidentales a été exactement comme soi-même, à l'exception de ne pas croire en Dieu et de ne pas vivre de manière chrétienne. Aujourd'hui,

la situation a changé, et nous, les Occidentaux, vivons de nouveau dans une société se rapprochant beaucoup plus de celle de l'époque de Paul que de toute société ayant existé depuis au moins le début du Moyen-Âge. De nos jours, beaucoup de gens que nous rencontrons ne sont plus des non-croyants qui rejettent leur héritage chrétien ; ce sont de véritables croyants en d'autres religions. Lorsque nous cherchons à mettre en pratique des passages comme 1 Corinthiens, nous devons comprendre que notre contexte social a changé.

Examinez de près ces passages et d'autres leur étant semblables dans le Nouveau Testament. Vous remarquerez que l'on tient pour acquis que les chrétiens vivent au contact de membres d'autres religions décrites comme étant « païennes ». Ce qu'il y a de particulièrement intéressant, c'est le fait que l'on présume que les chrétiens seront en bons termes avec ces gens et que ceux-ci les inviteront peut-être à manger sous leur toit.

Cela soulève une question : « Combien de non-chrétiens connaissons-nous assez bien pour aller manger chez eux ? » Il se peut qu'ils soient rares. Il reste que Paul laisse entendre que l'amitié constitue la base d'au moins une forme d'évangélisation, et il enracine fermement cette croyance dans sa compréhension biblique de Dieu en tant que Créateur de tous les hommes, comme il le précise dans 1 Corinthiens 8.4-6.

L'évangélisation dans une société postchrétienne : une approche personnelle

En juillet 2011, Mark Howell, pasteur des communautés à la Canyon Ridge Christian Church à Las Vegas, au Nevada, a écrit ceci dans son blogue : « Honnêtement, si vous m'aviez dit il y a 25 ans que j'aurais besoin d'une ressource pour m'aider à comprendre les religions du monde, je vous aurais probablement rétorqué en levant les yeux au ciel : "Je n'ai aucune intention de devenir missionnaire." [...]

En 2011, nous vivons dans une culture très différente, l'Amérique postchrétienne, où il est primordial d'acquérir une compréhension des autres religions. » Il a ensuite recommandé la lecture de mon livre précédent intitulé *Understanding World Religions*⁷ comme moyen « d'acquérir une meilleure compréhension des croyances et, surtout, de la perception du monde qu'entretiennent les représentants des autres grandes religions⁸ ».

Depuis lors, je me suis rendu compte que Mark possédait deux avantages sur beaucoup de gens. Premièrement, c'était un théologien averti et capable de mettre en pratique ce qu'il avait lu dans mon livre. Deuxièmement, il a reconnu que le fait d'avoir grandi dans le sud de la Californie lui avait permis de se lier d'amitié avec des bouddhistes et des musulmans et qu'il avait été ainsi préparé à vivre dans une société à la pluralité religieuse.

Par malheur, peu d'entre nous ont la chance comme Mark de savoir aborder des membres d'autres traditions religieuses. J'ai écrit le présent livre pour exposer d'autres traditions religieuses aux chrétiens et aider ceux-ci à faire connaître leurs croyances à des gens qui appartiennent à des religions très différentes du christianisme. Toutefois, avant de commencer à parler de religions du monde spécifiques, il importe que les chrétiens réfléchissent à la Bible et à la manière de vivre leur foi au sein d'une société à la pluralité religieuse en constante évolution.

Le cadre biblique

La Bible commence par proclamer la grande vérité selon laquelle Dieu a créé les cieux et la terre. Elle poursuit en racontant l'histoire de la création de l'humanité en énonçant très clairement que tous les hommes ont été créés à l'image de Dieu. Compte tenu du fait que Dieu est le Créateur de toutes choses, il n'y a rien d'étonnant à ce que Dieu ait parcouru sa création et qu'il ait vu que tout ce qu'il avait créé était très bon (Ge 1).

Aujourd'hui, beaucoup de gens dénigrent le récit biblique, car ils y voient le vestige d'une ère préscientifique. Ils disent : « Les chrétiens ne comprennent-ils pas que nous savons maintenant que la vie découle d'un processus d'évolution ? Les histoires bibliques sont des fables n'ayant pas lieu d'être dans le monde moderne. » Or, bien que cette perception des choses soit répandue, elle est fautive. Elle ne tient aucun compte du caractère unique du récit biblique de la Création ni du fait que celui-ci nous renseigne réellement au sujet du monde et de la place que nous y occupons.

Ce que la plupart des non-croyants, et même certains chrétiens, ne comprennent pas, c'est à quel point le récit de la Genèse est révolutionnaire. Pour commencer, il nous indique que le monde que Dieu a créé était et est bon. Il se peut que cela ne semble pas très profond, mais ce l'est. Ce récit contredit plusieurs perceptions inhérentes à des philosophies et à des religions répandues. Par exemple, selon des traditions anciennes appartenant à la philosophie grecque et romaine, on voit le monde comme étant essentiellement mauvais. Les bouddhistes et les hindous conçoivent le monde comme une illusion à laquelle nous devons échapper. D'une manière ou d'une autre, ces religions et d'autres enseignent que la terre et le monde matériel qui nous entourent sont fondamentalement mauvais, une chose à surmonter et à laquelle nous soustraire.

Platon (428-347 av. J.-C.) concevait la véritable essence de l'être humain en tant qu'âme immortelle prise dans un corps physique. Or, la Bible réfute catégoriquement cette opinion. Elle enseigne que les choses matérielles et le monde sont bons, et non mauvais, et qu'ils sont là pour que les êtres humains en jouissent.

La Bible indique que Dieu a créé l'humanité, ce qui signifie que tous ceux que nous connaissons et avons rencontrés sont faits à son image. Ainsi, tous les êtres humains sont à même d'entrer en relation avec Dieu et les uns avec les autres. La Bible nous enseigne

que, peu importe à quel point les gens sont différents entre eux, ou semblent l'être, ils ont une humanité en commun. Ici encore, cet enseignement contraste tout à fait avec de nombreuses conceptions du monde aujourd'hui répandues.

Ce ne sont pas leur ascendance ni leur culture qui font des gens qui ils sont fondamentalement, mais le fait que Dieu les a créés à son image. Bien entendu, nous ne devons pas penser naïvement que notre vécu, nos parents, notre culture et nos ancêtres n'exercent aucune influence sur nous. Notre histoire personnelle a son importance et façonne notre perspective et notre vie. Quelle qu'elle soit, elle ne peut cependant rien ôter à l'image de Dieu en nous et en tous ceux que nous rencontrons.

La croyance selon laquelle Dieu a créé les êtres humains à son image a pour corollaire le rejet de l'idée que les races ont évolué à partir d'ancêtres différents et sont donc essentiellement différentes. Les chrétiens se sont fortement opposés à ce que l'on connaissait vers la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle comme un « racisme scientifique⁹ » et devraient continuer aujourd'hui à y résister. Selon la perspective biblique, il n'existe pas de races humaines ; il n'y a qu'une seule race issue d'ancêtres qu'elle a en commun. L'histoire d'Adam et Ève, aussi curieuse peut-elle sembler à nos contemporains, encourage les chrétiens à rejeter le racisme et tout ce qui en découle.

Qu'est-ce que cela a à voir avec les religions du monde et la société à la pluralité religieuse croissante dans laquelle nous vivons pour la plupart ? Les premiers chapitres du livre de la Genèse établissent non seulement le fondement de tout ce qui suit dans la Bible, mais encore ils nous procurent le contexte dans lequel s'inscrit notre compréhension des religions du monde. Ils décrivent un monde dans lequel l'humanité a commencé en entretenant une relation avec Dieu et une bonne compréhension de lui. Dans Romains 1.19-23, Paul écrit que les êtres humains continuent d'avoir

le sentiment que Dieu existe et que la création témoigne elle-même de son existence.

La Bible nous amène à nous attendre à ce que les êtres humains cherchent Dieu et à comprendre qu'à cause de la chute, une telle recherche les conduirait à adhérer à de fausses traditions religieuses tout en adorant le seul vrai Dieu. Bien que la Bible condamne clairement l'adoration mal placée, elle ne méprise ni le besoin qu'a l'être humain de Dieu ni sa connaissance innée de lui, même s'il la réprime parfois¹⁰.

Le grand leader chrétien Augustin d'Hippone (354-430 apr. J.-C.) a bien exprimé le désir ardent que tous ont de Dieu dans son livre intitulé *Les Confessions*. Il déplorait le fait que des gens adoraient Dieu sans le connaître, ou du moins sans en avoir reçu une révélation. Augustin en a conclu que cette montée des religions non chrétiennes était attribuable au caractère naturel de la recherche humaine de Dieu et au fait que, pour connaître le vrai Dieu, nous avons tous besoin de directives. Voilà la tâche d'évangélisation qui nous incombe. La grande question est de savoir comment nous y prendre.

Les gens comptent plus que les idées et les choses

Les chrétiens connaissent bien l'histoire du bon Samaritain rapportée dans Luc 10.25-37, et les prédicateurs la citent souvent en exemple de la façon dont nous devrions traiter les autres. Les Samaritains d'alors sont les Témoins de Jéhovah, les mormons et les musulmans des temps modernes. Ils adhéraient à certaines des croyances et des pratiques juives. Ils allaient jusqu'à prétendre adorer le même Dieu. Il reste que les Juifs les considéraient comme des cultistes hérétiques et ne voulaient rien savoir d'eux parce qu'ils jugeaient que ceux-ci adoucissaient les lois et les pratiques juives.

Or, cette histoire illustre peut-être notre façon d'interagir avec les non-chrétiens. Dans cette parabole, Jésus reconnaît et louange

les bonnes actions du Samaritain, mais ne va pas jusqu'à dire que ce dernier détient la vérité au sujet de Dieu ou a trouvé une autre voie menant à lui. Jésus nous démontre plutôt par cette parabole qu'il est possible de reconnaître le bien chez quelqu'un d'une autre foi sans pour autant adhérer à toutes ses croyances.

Une situation similaire se produit dans Matthieu 8.5-13 lorsque Jésus rencontre un centenier romain. Quand le centenier témoigne d'une grande foi, Jésus fait son éloge : « Je vous le dis en vérité, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. » Certains interprètent ce passage comme indiquant que le centenier n'était pas Juif, mais était en voie de se convertir au judaïsme. Cependant, rien dans ce passage ne nous porte à le croire. Dans le cadre de ses fonctions comme centenier de Rome, cet homme a dû souvent offrir des sacrifices aux dieux romains et prêter allégeance à César, que ses sujets considéraient comme un dieu. Que nous indique tout cela ?

Le message que Jésus nous adresse constamment, c'est que nous devons prendre les gens là où ils sont rendus dans leur cheminement. Cela ne veut pas dire pour autant d'approuver leurs croyances ou de prétendre, comme l'évêque Spong¹¹ et Gretta Vosper¹², que nous devrions renoncer à l'orthodoxie chrétienne pour embrasser une « nouvelle situation ». Jésus n'a rien dit de tel. Au lieu de cela, il reconnaît que les gens sont complexes et que, contrairement à lui, nous ne voyons pas dans leur cœur et nous ne connaissons pas leurs pensées.

Qu'une personne soit bouddhiste, chrétienne, hindoue, juive, musulmane, disciple d'un autre système de croyances religieuses ou d'aucun d'entre eux, elle a été créée à l'image de Dieu et elle possède un vécu qui nous est rarement connu. Nous avons le devoir de nous lier d'amitié avec elle, de l'aider à comprendre l'Évangile et de l'inviter à accepter Jésus comme son Sauveur. Dieu seul voit son cœur ; nous devons donc veiller à bien la traiter et à ne pas la condamner.

Pour respecter les gens en tant qu'êtres créés à l'image de Dieu, nous devons chercher à comprendre qui ils sont, leurs croyances,

la raison de celles-ci et leur mode de vie. Nous veillons ainsi à les voir par les yeux de Christ et à les prendre là où ils en sont rendus.

Malheureusement, nous vivons à une époque où l'on exige des résultats instantanés, ce qui risque de nous pousser en tant que chrétiens à voir la conversion de la même manière. Les conversions soudaines sont bibliques et possibles, comme en témoignent celles de l'apôtre Paul, d'Augustin, de John Wesley, de Billy Graham et de nombreux autres chrétiens au cours des siècles. Beaucoup d'autres conversions s'effectuent sur de nombreuses années. C'est une des choses que Francis Schaeffer m'a d'ailleurs apprises à L'Abri, en Suisse. Au début, j'étais stupéfait de constater que l'on n'y exerçait aucune pression sur les gens pour qu'ils fassent profession de foi. Or, lorsque je m'en suis informé auprès de Schaeffer, il m'a répondu plus ou moins ceci : « Attendez de voir. Si vous restez en communication avec nous assez longtemps, vous découvrirez que Dieu est aux commandes de tout et que beaucoup de gens deviennent chrétiens après avoir passé de longues années à peiner pour comprendre le christianisme. »

L'expérience m'a enseigné la sagesse que recèlent ces paroles. Il arrive beaucoup trop souvent que des conversions soudaines se résument à un feu de paille, alors que d'autres personnes mettent des années à se convertir à Christ et se révèlent être au bout du compte celles dont la foi est la plus ferme. Cela a été le cas de C. S. Lewis, qui était et qui demeure l'un des chrétiens parmi les plus influents des temps modernes.

Une brève histoire du changement d'attitudes religieuses en Occident

Avant d'amorcer notre étude des religions du monde, il serait utile de décrire brièvement le déclin du christianisme en Occident. Qu'est-ce qui a poussé l'Europe et l'Amérique du Nord à délaisser leur héritage chrétien au profit de conceptions pluralistes, séculières

et parfois hostiles au christianisme dont nous sommes actuellement les témoins ? De mémoire d'homme, la plupart des Occidentaux respectaient le christianisme, qu'ils aient été chrétiens ou non. On jugeait que le christianisme était à la base des lois, des arts, des comportements sociaux et de la majeure partie de ce que l'on considère comme le bien en Occident.

Aujourd'hui, on ne reconnaît plus que la civilisation occidentale repose sur le christianisme. On en explique rarement la raison de manière systématique dans les écoles publiques. Il est cependant essentiel pour quiconque espère présenter l'Évangile à quelqu'un de comprendre l'Histoire et la façon dont nous sommes passés d'une société ancrée dans la tradition chrétienne à un peuple dont la perspective est de plus en plus antichrétienne.

Pour mettre en contexte l'incrédulité du monde moderne, nous devons comprendre que le christianisme est né dans un Empire romain qui était technologiquement plus avancé que tout ce qui lui a succédé jusqu'à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième siècle. Résultat : les gens instruits de l'Europe occidentale et des sociétés européennes pionnières d'Amérique du Nord étaient conscients, du moins jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, que leur technologie et leurs connaissances étaient généralement inférieures à celles des Romains. On percevait que le monde classique de la Grèce et de Rome était digne d'être émulé et qu'il procurait une vision d'avenir recouvrant les gloires passées.

Le respect du monde de l'Antiquité suscitait un même respect pour le christianisme. Les manuels utilisés dans les écoles et les universités citaient des auteurs grecs, romains et chrétiens comme fondements de la civilisation, et puisque les Grecs et les Romains s'étaient convertis au christianisme, on comprenait que celui-ci était valable et vrai.

En l'espace de cinquante ans, de 1775 à 1825, tout a changé. La discipline de la « philosophie naturelle », qui en est venue à

se faire connaître comme la « science », s'est développée dans de nouvelles directions et des choses que les Romains n'avaient jamais accomplies sont devenues possibles. On en est venu à la longue à considérer les Romains simplement comme un autre peuple non scientifique de l'Antiquité.

Cela a mené à de nouvelles critiques du christianisme de la part d'auteurs comme Edward Gibbon (1737-1794), qui considérait l'Histoire comme le récit de la folie humaine. Il soutenait que les Romains étaient bien en voie de créer le monde d'aujourd'hui, en inventant des choses comme le moteur à vapeur et des techniques modernes, jusqu'à ce qu'ils épousent le christianisme. C'est celui-ci qui les aurait égarés en les amenant à perdre leur capacité à réfléchir selon ce qui était en train de devenir la science. Par des livres comme *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* (1776-1789), Gibbon a mis les chrétiens sur la sellette. On en est venu à considérer les mondes de la Grèce et de la Rome antiques comme un vaste projet ayant échoué à cause du christianisme.

Or, Gibbon et ses successeurs ont fait fausse route. De nombreux facteurs ont conduit à l'effondrement de l'Empire romain occidental. L'Empire byzantin, l'autre moitié de la Méditerranée orientale, s'est prolongé mille ans de plus. La perception populaire avait néanmoins changé.

Une fois que l'on met en doute le bien qu'a produit la conversion de l'Empire romain au christianisme et qu'on le présente comme une catastrophe ayant empêché le développement de la science, les arguments des sceptiques deviennent plus faciles à accepter. On en est venu à voir le christianisme, qui s'était épanoui sous le couvert des réalisations romaines, comme la cause d'une stagnation économique et intellectuelle pendant des siècles. On a désigné cette perception du Moyen-Âge, par exemple, par l'expression « âge des ténèbres ». On reprochait indûment au christianisme de s'opposer

à la science, alors que ce sont en réalité les chrétiens qui ont mené le monde à la révolution scientifique des seizième et dix-septième siècles. Les gens qui désiraient abandonner le christianisme se sont toutefois créé une propagande persuasive pour s'en disculper.

De même, des gens qui ont soigneusement coordonné une attaque contre les missions chrétiennes en Inde, créant ainsi une révolution méconnue, mais tout aussi importante à long terme pour l'Occident, ont porté un grand coup au christianisme. Celle-ci a également mené au prosélytisme de l'Occident par les bouddhistes et les hindous.

Pour miner la Bible et défendre l'islam, des érudits musulmans en Inde se sont mis dès les années 1840 à citer des Allemands qui critiquaient les enseignements bibliques. Dans les années 1850, ces attaques contre la prédication chrétienne ont déferlé comme un raz-de-marée sur toute l'Inde et d'autres pays musulmans.

En Inde, les musulmans ont souvent cité les œuvres de critiques bibliques comme J. D. Michaelis (1717-1791), J. C. Eichhorn (1752-1827) et D. F. Strauss (1808-1874) pour prouver la faillibilité de la Bible. Ils ont également évoqué les ouvrages de divers autres auteurs ayant donné naissance au crédo rationaliste antichrétien du déisme, comme John Toland (1670-1722), Thomas Chubb (1679-1747), Baruch Spinoza (1632-1677), Herman Reimarus (1694-1768), Voltaire (1694-1778) et Rousseau (1712-1778¹³).

Plus tard au cours du dix-neuvième siècle, cette attaque concertée s'est transformée de simple tentative pour contrer l'évangélisation chrétienne en Inde et dans d'autres régions de l'Asie en élaboration d'une stratégie de mission visant à promouvoir le bouddhisme, l'hindouisme et, dans une moindre mesure, l'islam en Occident. Des membres de la Theosophical Society, que des chrétiens ayant sombré dans le spiritualisme ont fondée à New York en novembre 1875, ont adopté cette nouvelle stratégie. Deux de ses fondateurs, Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891) et le colonel

Henry Steel Olcott (1832-1907) sont partis vivre en Inde en 1879, où ils ont amorcé leur œuvre de contre-évangélisation en coopération avec le mouvement revivaliste hindou Arya Samaj. Leur disciple anglaise, l'ancienne agnostique Annie Besant (1847-1933), qui s'est convertie à la théosophie en 1889, a pris la relève de leur croisade.

Olcott en particulier a rallié des leaders religieux non chrétiens contre ce qu'il appelait « l'ennemi chrétien ». Voici ce qu'Olcott a écrit à un moine bouddhiste du Sri Lanka, le vénérable Piyaratana Tissa, en date du 29 août 1878 : « Le monde occidental se meurt actuellement de sa sensualité brutale et de son ignorance ; venez à son secours. » Puis il a ajouté que l'on avait fondé la Theosophical Society à titre de fraternité humaine et de « ligue de religions s'opposant à un ennemi commun, à savoir le christianisme¹⁴ ».

À la suite de ces efforts, on a exporté les religions indiennes en Occident, où des leaders charismatiques comme le swami Vivekananda (1863-1902) et le bouddhiste Daisetsu Teitaro (D. T.) Suzuki (1870-1966) les ont souvent enseignées sous l'influence de la théosophie. En Occident, on en est venu à percevoir des aspects des traditions hindoue et bouddhiste, mais pas de l'islam, comme une solution de rechange au « moralisme suffoquant et à la philosophie antiscientifique du christianisme¹⁵ ».

Ne sous-estimons pas l'importance de ces développements. Ils ont amené un grand nombre de gens habitant en Amérique et en Europe à voir les religions orientales d'un bon œil, tout en percevant le christianisme comme étant catastrophique. C'est dans ce contexte que nous, les chrétiens, cherchons à faire connaître Christ aux adeptes d'autres religions du monde.

Le fondement expérientiel des religions primales

Introduction

Des millions de gens partout dans le monde pratiquent des religions traditionnelles dépourvues d'écrits saints. Le missionnaire anglican John V. Turner (1914-2001) leur a donné à juste titre le nom de « religions primales ». Par ce terme, il désignait un genre de spiritualité et de désir ardent pour le divin similaire à ce qu'Augustin a vécu avant de devenir chrétien¹.

Afin d'aider les gens à comprendre la manière dont les expériences primales façonnent une religion, nous nous servons comme exemples des religions africaines traditionnelles et de leur interaction avec le christianisme. Il peut sembler étrange d'écrire au sujet des religions « primales » ou « traditionnelles » en en parlant dans le contexte du christianisme. Cela s'avère toutefois nécessaire du fait que les traditions religieuses distinctes existant autrefois au sein de sociétés traditionnelles sont aujourd'hui imbriquées dans les religions du monde en raison de la modernisation de ce dernier. Par conséquent, il n'existe presque aucune religion traditionnelle « pure », étant donné que l'Occident influence même les régions

les plus éloignées du monde au moyen de la radio, de la télévision et d'Internet.

Un récent sondage du Pew Research Center nous en procure le contexte africain. De nos jours, 62,9 % des Africains se déclarent chrétiens, 30,2 % se déclarent musulmans et seulement 3,3 % déclarent appartenir à des religions traditionnelles². Une autre recherche démontre que, lorsque les Africains adoptent des religions traditionnelles, la vaste majorité d'entre eux y intègrent des éléments du christianisme ou de l'islam, selon l'endroit où ils vivent.

Résultat : au sein des sociétés où la majorité des gens se sont convertis au christianisme au cours des 150 dernières années, on a souvent des expériences primales mixtes. Par exemple, Joshua, un enseignant de Johannesburg très instruit et membre d'une Église presbytérienne, nous a raconté l'histoire suivante.

Peu après le décès de son père, alors que Joshua se préparait à se rendre à ses funérailles près de Durban, son défunt père lui est apparu dans un songe pour lui dire qu'il devait prendre le train au lieu d'aller à Durban en voiture. Lorsque Joshua en a parlé à son cadet et à deux de ses cousins, ils se sont montrés sceptiques et lui ont répondu avec insistance qu'il était simplement « stressé ».

Le soir même, ses proches sont partis en voiture alors qu'il a pris le train, bien que cela lui coûtait plus cher. À son arrivée à Durban, des parents lui ont annoncé que son frère et ses deux cousins étaient morts dans un accident de voiture sur la route menant de Pietermaritzburg à Durban. Traumatisé par ce fait, il a consulté un psychiatre. Voyant que cela ne l'aidait pas, il s'est tourné vers un devin traditionnel, qui l'a guéri de ses crises d'angoisse. Plus tard, il est devenu l'assistant à temps partiel de ce devin. Il a cessé de fréquenter l'Église presbytérienne, qui n'approuvait pas ce genre de choses, et s'est mis à fréquenter une petite Église africaine indépendante qui accueillait favorablement ses « dons spirituels ».

Pour discuter sérieusement des expériences primales au sein d'une société contemporaine, il est nécessaire de les considérer dans le cadre de ce type d'interaction complexe. Aujourd'hui, les religions traditionnelles qui n'ont pas d'écrits saints sont unies par l'universalité de leurs expériences primales et leur disposition à intégrer des éléments, et parfois des écrits, des religions du monde³.

Expliquer l'inexplicable

Pour comprendre les religions africaines et d'autres religions traditionnelles qui n'ont pas d'écrits saints, nous devons nous imprégner autant que possible de la perspective d'une personne vivant au sein d'une société traditionnelle dans laquelle on considère souvent des phénomènes inexplicables comme l'expression de mystérieux pouvoirs. Il est facile d'écarter des croyances de ce type et de les juger non scientifiques. Nous devons cependant commencer par reconnaître que l'on rapporte couramment des expériences étranges partout dans le monde, y compris dans les sociétés postérieures au siècle des Lumières et post-industrielles d'aujourd'hui.

Les expériences primales constituent des rencontres inattendues, frappantes et anormales qui engendrent des croyances et des pratiques religieuses. Une façon de percevoir les expériences primales consiste à y voir des « expériences-limite » qui amènent les gens à un tournant. Il importe de remarquer que, lorsqu'une expérience primale se produit, on y réagit souvent initialement avec choc et ahurissement tant en Occident que dans d'autres parties du globe où de telles expériences sont plus courantes.

Ce genre de réaction a lieu partout dans le monde où des formes laïques d'éducation occidentale se sont enracinées. Étonnamment, on rapporte aussi de telles réactions dans des sociétés africaines, bouddhistes, hindoues et musulmanes où l'on enseigne aux gens à s'attendre à des événements surnaturels. Ces personnes en ont toutefois le souffle coupé lorsque ces phénomènes surviennent.

Une fois que le choc initial s'est estompé, soit que la personne y réagit d'une manière qui transforme sa vie, comme le fait de se joindre à un groupe religieux ou de se consacrer à fond comme croyant, soit qu'elle relègue aux oubliettes une expérience qu'elle juge pourtant remarquable, mais qui ne transforme pas son mode de vie et de pensée.

Dans son livre révolutionnaire *Visions of Jesus*⁴, le professeur d'université canadien Phillip H. Wiebe documente le fait qu'en Amérique du Nord, les visions de Jésus sont bien plus courantes que la plupart des gens le conçoivent et des gens de tous les horizons déclarent avoir rencontré Jésus. Ces expériences surviennent dans des songes, dans des apparitions en plein jour et dans un état de « demi-sommeil ». Ce que les gens qui font ces expériences ont en commun est le fait qu'ils reconnaissent immédiatement Jésus et ne doutent aucunement de l'identité de celui qu'ils ont rencontré. Ils sont nombreux à affirmer que Jésus leur a parlé et s'est identifié avant de leur confier un message. D'autres l'ont simplement vu. Des histoires comme celles que Wiebe a colligées sont également monnaie courante en Afrique et dans d'autres parties du monde, bien qu'en Inde les gens soient plus susceptibles de rencontrer Krishna que Jésus.

Wiebe s'est étonné de constater qu'une minorité importante des personnes qu'il interviewait décrivaient leur expérience comme étant très émouvante et inoubliable, sans pour autant qu'elle ait changé quoi que ce soit à leur vie. Or, ce témoignage contrastait fortement avec celui de la majorité des gens, qui lui affirmaient que leur rencontre avec Jésus avait transformé leur vie et les avait transformés en chrétiens convaincus.

Lorsque nous avons interviewé des membres d'une grande Église charismatique de Durban, en Afrique du Sud, ils nous ont dit avoir eu des réactions similaires. Certains nous ont expliqué qu'ils avaient rencontré Jésus ou un ancêtre qui les avait dirigés

vers Christ. Des personnes interviewées nous ont aussi rapporté que des amis et des proches n'étant pas chrétiens avaient vécu des expériences similaires. Ceux-ci s'étaient toutefois tournés vers des religions africaines traditionnelles, ou dans un certain cas, vers l'islam.

Ces visions de Jésus sont remarquablement semblables à d'autres visions et expériences étranges qui surviennent dans différents contextes religieux et séculiers. Les Africains rencontrent leurs ancêtres, les bouddhistes ont des visions de Bouddha, les hindous disent rencontrer des dieux comme Krishna, les Juifs affirment recevoir la visite de proches morts durant l'Holocauste et les musulmans font des expériences impliquant de grands saints islamiques. En Occident, des gens disent voir des ovnis et rencontrer des extraterrestres.

Dans la plupart des cas, les expériences primales que les gens rapportent reflètent la culture dans laquelle ils vivent et, en général, leurs propres antécédents religieux. Bien entendu, il y a des exceptions, comme le sadhou Sundar Singh (1889-1929), qui a raconté sa rencontre avec Jésus lorsqu'il était un jeune sikh. Cet événement a transformé sa vie, et il est devenu un missionnaire chrétien des plus efficaces⁵.

On rapporte d'autres types de rencontres avec Dieu qui ne sont ni chrétiennes ni païennes, mais qui préparent des personnes et des groupes à accepter le christianisme. Le prophète Ntsikana issu du peuple xhosa, en Afrique du Sud, en est un bon exemple. Après avoir vécu une série d'expériences primales hors du commun dans le contexte de la religion traditionnelle des Xhosas, il a composé ce qui s'est fait connaître comme son « Grand cantique » à la gloire du seul vrai Dieu, celui qui avait promis d'envoyer ses messagers auprès du peuple xhosa. Ce cantique, et la prédication de Ntsikana, l'ont amené ainsi que des milliers d'autres Xhosas à épouser le christianisme lorsque des missionnaires sont arrivés dans leur région⁶.

Les formes que prennent ces expériences primales varient selon le contexte social et culturel prédominant. Elles transforment normalement une vie, bien que dans un petit nombre de cas elles n’y changent rien. On les considère alors comme étant simplement inexplicables. Or, comme nous l’avons vu dans les entrevues de Wiebe, cela s’avère aussi dans de véritables rencontres avec Christ.

Lorsqu’une personne dit qu’une telle expérience a transformé sa vie, celle-ci devient une expérience-limite qui ouvre la porte à un nouveau mode de vie. Comme Augustin l’a fait remarquer, tout ce que cela démontre, c’est que nous avons tous été créés avec un désir inné de Dieu susceptible de nous conduire, comme cela a été le cas d’Augustin, dans de nombreuses mauvaises voies avant de finalement nous mener à la connaissance du vrai Dieu tel que la Bible nous le révèle.

Un autre type de vision

Avant de devenir professeur d’université, j’ai travaillé pendant six ans comme apprenti monteur d’installations au gaz à Stockport, en Angleterre, auprès du British North Western Gas Board. À l’époque, l’université de Manchester était en pleine expansion et beaucoup de gens vivant à proximité transformaient leur grande et vieille maison de style victorien en appartements locatifs pour étudiants. L’installateur avec qui j’ai effectué la majeure partie de mon apprentissage se nommait Fred, un ancien parachutiste ayant fait partie d’un régiment britannique d’élite qui parlait souvent de son vécu dans l’armée. Il avait un ami du nom de Paddy, qui avait servi dans le régiment britannique d’élite appelé Coldstream Guards. Ces deux hommes semblaient n’avoir peur de rien⁷.

Un certain lundi matin, j’ai découvert à mon arrivée au travail que ni Fred ni Paddy n’avaient d’outils avec eux, ce qui était impensable. Ils m’ont expliqué qu’ils les avaient laissés la veille dans une maison où ils installaient de nouvelles salles de bains

dans les appartements pour étudiants. Un autre apprenti et moi nous sommes alors rendus avec eux à cette maison située près de l'université. Ils y sont entrés, et nous avons vu leurs outils éparpillés un peu partout. Ils nous ont alors dit que nous devions nous dépêcher. Nous avons donc ramassé leurs outils et sommes repartis aussi vite que l'éclair. Puis nous sommes allés prendre le petit déjeuner, où nous avons rencontré un autre groupe d'installateurs accompagnés de leurs apprentis. En sécurité dans le café, ils nous ont raconté ce qui s'était passé.

Vers vingt et une heures la veille, ils avaient éteint leurs chaudières et s'apprêtaient à ramasser leurs outils. À l'extérieur, il faisait noir comme chez le loup. Une jeune femme leur était alors apparue en descendant les escaliers menant aux combles au-dessus de la pièce où ils travaillaient. Ils s'en étaient étonnés, car la porte avant était verrouillée et ils avaient été les seuls à se trouver dans la maison toute la journée. Ils lui avaient demandé qui elle était et comment elle était entrée à leur insu. Sans faire cas d'eux, elle s'était assise sur une marche à mi-hauteur des escaliers. Elle avait l'air en détresse et elle pleurait. Puis elle s'était pris la tête dans les mains et avait disparu.

En état de choc, les deux hommes avaient saisi leur blouson, s'étaient assuré que tout était en sûreté et s'étaient rués dehors aussi vite que possible. Une fois sortis, et cela s'est produit des années avant l'invention du téléphone cellulaire, ils avaient trouvé une cabine téléphonique et appelé le propriétaire de la maison. Encore ébranlés, ils lui avaient raconté ce qui venait de leur arriver. Or, le propriétaire ne s'en était pas étonné du fait que, deux ans auparavant, une jeune femme qui louait une chambre dans les combles s'était suicidée dans les escaliers y menant.

Fred et Paddy étaient convaincus d'avoir vu un fantôme et ont reconnu avoir eu la peur de leur vie. Ils ont d'ailleurs refusé de retourner sur les lieux pour achever leur contrat même si cela

leur faisait perdre beaucoup d'argent. Ce qui m'a surpris, ainsi que les autres personnes présentes, c'est que ces deux soldats endurcis par le combat reconnaissent que l'expérience qu'ils avaient vécue dans cette vieille maison de Manchester leur avait fait une peur bleue. Par ailleurs, ils ont refusé de reparler de ce qu'ils y avaient vu chaque fois que nous les y avons incités. Quelque chose de très inhabituel s'était produit ce soir-là.

Je ne doute pas que Fred et Paddy nous ont dit la vérité, car je n'ai jamais vu personne d'autre dans un tel état de choc. Comment expliquer pareille chose ? Je l'ignore, sinon en évoquant une raison spirituelle. On n'a pas discuté de religion à ce moment-là, mais il reste que Paddy, qui était un catholique romain de nom, s'est mis à s'impliquer davantage dans son Église. Bien des années plus tard, Fred m'a dit qu'il était devenu un chrétien consacré et un anglican actif.

Conclusion

Lorsque nous discutons d'expériences primales ou que nous rencontrons des gens qui nous en rapportent, nous devons prendre garde de tirer des conclusions hâtives. Il est facile d'écarter ce que l'on estime être attribuable à l'ignorance ou au mal, alors que la vérité est plus complexe que cela. Quand j'ai interviewé le brillant professeur d'université et philosophe afrikaner H. G. Stoker dans les années 1970, voici l'histoire qu'il m'a racontée.

En 1914, quand il était un jeune étudiant de la Potchefstroom University, en Afrique du Sud, Stoker avait un ami ayant le mal du pays. Chaque dimanche après-midi, cet ami se rendait dans un champ ouvert connu sous le nom de « veld » et s'asseyait sous un arbre en particulier d'où il communiquait en pensée avec son jumeau vivant à Uitenhage, une petite ville située à des centaines de kilomètres de là. Stoker m'a expliqué que le frère de son ami s'asseyait lui aussi sous le même type d'arbre dans la ferme familiale.

Ils y arrivaient, selon cet ami, en faisant de la télépathie. À son avis, cet arbre y était pour quelque chose, même s'il a avoué à Stoker qu'il ne comprenait pas comment cela se pouvait. D'une certaine manière, l'arbre amplifiait les pensées des jumeaux.

En tant que chrétien, le professeur Stoker n'avait aucune difficulté à accepter cette histoire, car il savait qu'elle était véridique. En tant qu'Anglais sceptique, j'étais moi-même incrédule. Le constatant, Stoker m'a dit avec l'œil taquin que ma réaction tenait au fait que je venais tout juste d'arriver en Afrique et que je ne comprenais pas encore ce continent et les Africains. Or, presque quarante ans plus tard, j'ai tendance à lui donner raison.

En définitive, il vaut la peine de nous rappeler que le grand philosophe et pasteur américain Jonathan Edwards (1703-1758) a été parmi les premiers à rapporter de telles expériences et à tenter de les expliquer de manière rationnelle. Ce faisant, il a tracé une voie chrétienne entre un enthousiasme frénétique, un débordement émotionnel et de véritables expériences fondées sur des faits bibliques. Son travail constitue un bon point de départ pour quiconque s'intéresse sérieusement à de tels phénomènes⁸.